

Il est venu hier

Fouad Elkoury



5 juin 2005

Il est venu hier. Il m'a longuement observé, il a marmonné quelques mots, il a tenté de me dire quelque chose avant de changer d'avis, puis il est reparti brusquement.

Dès qu'il est entré dans la chambre, à son regard, ces yeux dans lesquels le moindre sentiment se reflète, j'ai perçu, au delà du fils attentionné, l'homme entêté et inquiétant.

Je n'ai pas essayé de le retenir, je l'ai regardé s'en aller, il est bien plus grand que moi, de carrure impressionnante, mais sa démarche, hésitante même s'il est parti d'un pas décidé, me laisse entrevoir la possibilité d'un retour proche.

La porte s'est refermée et j'ai tourné la tête vers la fenêtre, non sans mal. Je suis sur mon lit d'hôpital, cela fait une semaine que je n'ai pas quitté la chambre, il sait que je suis gravement malade même s'il feint de ne rien savoir. C'est comme ça en famille, on fait celui qui ne sait pas. Bien entendu, je respecte son désir et je me comporte comme si l'inéluctable n'était pas de mise. Cela m'arrange d'ailleurs de jouer le jeu et

ne pas provoquer d'éclaboussures. J'ai toujours détesté ça, les éclaboussures. À la maison, quand ma femme élève la voix, je tais la mienne par peur des éclats.

Il a toujours été quelqu'un d'agréable compagnie, quoiqu'émotionnellement instable. Il se plait dans les grandes balades, passe des heures à lire mais la conversation entre nous reste limitée, voire difficile. Si elle s'éternise, elle provoque inévitablement une dispute, qui, jusqu'à ces deux dernières années, pouvait mener à une rupture, tant les passions entre nous demeurent fortes. Chacune de ces ruptures était annoncée par une lettre qui m'en expliquait les raisons, lettres que j'ai conservées dans le tiroir de mon bureau, non pour comptabiliser les incidents mais parce que je les trouvais bien écrites. C'est fou le nombre de choses qu'on garde pour plus tard alors qu'on n'y revient jamais. Quand nous étions plus jeunes, il m'intimidait, je ne savais pas comment l'aborder, je m'attendais toujours à quelque acte insolite de sa part, mais aujourd'hui, l'âge aidant, nous nous connaissons mieux et chacun de nous s'abstient de provoquer l'autre sur des sujets litigieux. C'est ainsi que nous avons banni toute discussion sur l'argent. Il pense que son métier de photographe est sans fin et qu'il ne sera jamais au chômage, je l'ai même entendu comparer la photographie à une plage de bord de mer où ses images seraient comme les grains de sable. Je n'ai pas arrêté de lui dire qu'il vit d'illusions et que la réalité le

rattrapera, qu'il ferait mieux de se tourner vers une carrière plus lucrative, il ne comprend pas, je crois même qu'il n'écoute pas. Maintenant que je suis malade, je sais, mieux encore qu'avant, combien j'ai raison. Sans argent, les médecins auraient-ils eu de la considération pour moi? Bien que tous me disent de renoncer à lui parler, que mon repos est à ce prix, il est grand temps que j'aborde le sujet avec lui. Ils n'ont aucun conseil à me donner, sans compter qu'ils se trompent en parlant de repos, il vaudrait mieux parler de déroute tant les perfusions et les diverses astreintes limitent ma tranquillité. La menace plane au-dessus de ma tête, je la sens dans leur regard, ils pensent tous à la même chose, alors que j'essaie d'oublier. Je ne peux quand même pas me laisser aller, même si j'avance à tâtons, comme d'ailleurs chacun ici, ce serait admettre que je n'ai aucun contrôle, et perdre le contrôle serait perdre le savoir.

Autour de mon lit, propre et impeccable, il y a la table de chevet à droite, le téléphone à gauche, la chaise et la table pliante sur laquelle je prends mes repas, deux canapés en skaï disposés en « L », et la télévision accrochée sur son pieu en haut du mur. La sonnette, le bouton d'éclairage, les commandes du lit et de la télévision sont à portée de main. Les murs sont peints en neutre, le tableau en face de moi en kitch, seuls les rideaux recouvrant la baie vitrée oscillent entre le rose et le violet suivant la lumière. Les infirmiers viennent à heures réguliè-

res me tourner ou m'aider à descendre du lit, les infirmières enchaînent, contrôlant les sérums et me faisant les piqûres. Mes costumes sont rangés dans l'armoire, attendant des jours meilleurs, sauf une veste en lin que je garde suspendue sur le dos de la chaise. Elle vient de chez Thanbull & Asser, je l'ai achetée en même temps qu'une cravate à l'étoffe particulièrement soyeuse, d'un ton légèrement plus foncé, que j'ai tachée peu après. J'y tenais tellement que je n'ai pu me résigner à la jeter, je l'ai gardée dans la penderie de ma chambre sans pouvoir m'en débarrasser.

6 juin 2005

Je pense qu'il ne reviendra pas aujourd'hui. De toutes les façons, je ne me sens pas bien. L'infirmière en chef, celle qui me rassure, a pris son congé. Il faudrait que je note quel est son jour pour que je ne me fasse plus surprendre. C'est assommant tout ce qu'il faut faire pour avoir une vie agréable. J'ai passé ma vie à organiser mon travail et mes habitudes pour gagner mon droit à la qualité et ne manquer de rien mais le service n'est jamais adéquat. Les autres infirmiers, ceux qui m'aident à me tourner une fois à gauche, une fois à droite, sont brusques. Avec eux j'ai l'impression d'être un sac, alors qu'elle a une manière très engageante de me parler en m'aidant à me tourner. En plus elle est jolie et j'adore son accent du

Nord. Ses visites m'enchantent. Sa façon de tirer les rideaux quand le soleil se fait moins fort est toujours accompagnée d'un sourire ou d'un mot gentil. Sans compter qu'elle porte des chaussons avec semelle en caoutchouc qui glissent sur le sol, comme si elle avait deviné combien le bruit m'importune. Dès que la porte s'ouvre, je sais que c'est elle, car, en rentrant, elle vérifie toujours la climatisation et règle le thermostat sur 24. J'apprécie d'autant plus que j'ai une sensibilité extrême à tout changement de température.

L'autre jour, cela devait être mon troisième jour ici, je commençais à m'habituer au côté bien réglé du service hospitalier et même à l'apprécier, je lui ai proposé de la prendre à mon service. J'avais en tête de lui offrir le double de son salaire. En plus de s'occuper du côté médical, elle me ferait la lecture et m'aiderait à manger. À cause de mon infirmité, je n'arrive plus à viser ma bouche et je déteste les miettes. Il est loin le temps où j'avalais mon repas en quelques bouchées bien calculées avant de reposer les couverts et de m'essuyer les lèvres délicatement avec le coin de la serviette. Le contrôle de mes gestes était parfait, sans une bouchée de répit ni un mouvement de trop. Maintenant je ne peux même plus retirer les pépins de la pastèque avec le couteau, je suis obligé de les recracher. Malgré mes efforts, ils tombent souvent en dehors du plateau. Elle m'aiderait surtout à découper la viande plutôt que je ne m'acharne dessus avec les dents; elle m'aiderait aussi à

beurrer mes tartines d'Est en Ouest comme je les aime. Et quand viendrait le moment de me raser, elle serait là, d'autant que j'ai reçu un paquet de rasoirs jetables en forme de corps de femme cambré. C'est un cadeau qui se veut drôle quoique je le trouve vulgaire, et en famille, on est contre la vulgarité sous toutes ses formes. On tient le rasoir par ses jambes, mais quand il s'agit d'enlever un poil récalcitrant, il faut le tenir plus haut et le pincer entre deux doigts, au niveau précis de sa taille. On choisirait ensemble le genre de musique à écouter et avec le temps, elle saurait quels disques mettre aux différentes heures de la journée. Et puis au moment de la sieste, je m'endormirais plus facilement si je sais qu'elle est là. Mais elle a décliné mon offre si dignement que je n'ai pas osé insister. Elle m'a fait sentir qu'elle serait toujours là si j'avais besoin d'elle et qu'il était inutile que je paye ce que j'avais déjà. Quand on se connaîtra mieux, j'essaierai à nouveau.

C'est curieux, je n'ai rien à faire mais je ne m'ennuie pas. J'ai toujours travaillé pour remplir mon temps. Quand j'étais jeune, jouer avec les autres garçons m'ennuyait, je les trouvais brutaux et vulgaires. J'avais obtenu de ma mère qu'elle me retire de l'école, et hormis les heures où j'étudiais avec le précepteur à la maison, je passais le reste de mon temps, le nez plongé dans les livres et les cartes du monde. Je n'aurais jamais pu imaginer que le temps puisse passer aussi facilement sans occupation. Je découpe la journée en tranches

horaires, d'abord le petit déjeuner, suivi de la lecture des journaux que m'apporte le chauffeur, puis je fais ma toilette et quelques exercices. J'aurais préféré m'en passer mais il paraît qu'ils doivent me permettre de retrouver l'usage des jambes. Cela me serait utile quand les brancardiers me transportent jusqu'au sous-sol pour mon traitement, je pourrais me retourner plus facilement sur mon lit plutôt que d'observer le plafond de l'ascenseur dont la poussière, en stalactite, mêlée aux toiles d'araignée, menace à tout instant de s'écraser sur moi. Une fois l'épreuve terminée, les oreilles assourdies par le bruit couinant des roues déphasées du lit, je retrouve ma chambre et me repose sur la chaise où je passe des appels au bureau. La chaise est particulièrement inconmode, elle m'oblige à m'asseoir droit comme si j'étais ligoté. Malgré ça, je préfère prendre mon déjeuner assis. Ensuite je remonte dans mon lit pour faire la sieste. Les visites ont lieu entre cinq et huit, heure à laquelle on m'apporte le dîner que je prends en regardant le journal télévisé. C'est un traitement de faveur que je dois à l'infirmière, d'habitude le dîner est servi plus tôt, mais j'ai tenu à respecter mon horaire d'avant. J'ai aussi obtenu le droit de porter une veste par-dessus ma chemise d'hôpital pendant les visites.

J'ai beau avoir caché ma maladie à tous et donné des instructions à la secrétaire, lui enjoignant de ne pas mentionner l'hôpital, je suis sûr qu'elle se laisse aller à ses épanchements, comment

sinon expliquer le nombre grandissant de gens qui passent me voir? N'ont-ils rien d'autre à faire? Avec leur air contrit, ils font semblant de s'intéresser à ma maladie, surtout les femmes, elles posent des questions auxquelles, par souci de ne pas bousculer les convenances, et parce que je conserve un certain sens de l'humour, je réponds par la dérision. Les hommes, eux, plus coincés, se lancent dans des conversations politiques. C'est durant ces échanges que je prends plus conscience de mon état. Pendant que mes visiteurs parlent, par petites touches, oh trois fois rien, comme un nuage coloré qui me sortirait de la rêverie dans laquelle me plongerait un train à grande vitesse, une idée surgit, en parallèle aux discussions, et je réalise combien je me détache de la vie, combien je suis déjà loin de certaines préoccupations. Mes visiteurs ont la vie devant eux et ne sont pas mus par l'urgence. Cela se sent au temps qu'ils me consacrent, comme s'il y avait un rituel de temps nécessaire par visite. Les pires sont ceux, suffisamment familiers pour pouvoir se permettre de ne rien dire, qui s'assoient en face de moi en silence. Ils se précipitent dès que je fais un mouvement, avec l'air entendu de ceux qui savent et partagent la douleur, puis se rassoient. S'ils croisent une jambe, ils le font au ralenti, pressant leur cuisse d'une main pour mieux remonter l'autre sans faire de bruit, comme si le silence devait aider à mon rétablissement. Ils restent plantés des heures devant moi en attendant

que j'alimente la conversation. Pour les occuper, parfois je leur demande de faire la garde à la porte aux heures de visite, en prévision de ceux qui se sentiraient obligés de venir parce que je les aide d'une manière ou d'une autre, payant la scolarité de leurs enfants ou les médicaments de leurs parents. C'est déjà désagréable de faire la charité, c'est plus terrible de subir la visite de ceux que j'entretiens.

8 juin 2005

Il est finalement passé hier. Il connaît mes habitudes et reste fidèle aux siennes. Il a attendu que tous les visiteurs soient partis et que j'aie fini de regarder les nouvelles à la télé pour pousser la porte. Il avait son appareil photo à la main et un plat de figues qu'il disait avoir cueillies lui-même. Il a insisté sur ce point, il est persuadé qu'une figue cueillie est meilleure qu'une figue achetée au marché. Sans dire « bonsoir, comment ça va », il a déposé les fruits sur mon plateau et a sorti les couverts de l'armoire. C'est sa manière à lui de faire, il fait comme s'il n'y avait pas de coupures dans le temps. Quand je lui ai demandé comment il s'est mis à sauter les salutations rituelles, il m'a expliqué que c'était une manie née de ses nombreux voyages. À force d'aller d'un pays à l'autre, il a pris l'habitude de noter sur un carnet les conversations qu'il a eues avec ses amis de

passage, pour pouvoir, lors du prochain voyage, les reprendre là où elles s'étaient interrompues, de façon à donner l'impression qu'il ne s'était jamais absenté. Il vit dans un monde cloisonné et passe d'un cercle à l'autre sans que ceux-ci ne se croisent, comme s'il avait peur de compromettre la solitude qui l'habite. Si l'étanchéité qu'il s'évertue à construire autour d'un cercle lâche, comme quand il réalise qu'une histoire qu'il a livrée à l'un se retrouve dans l'autre, il est tout étonné. Je me souviens de sa stupéfaction lorsque je lui ai dit combien j'avais eu peur le jour où j'ai appris qu'une déflagration avait fait trembler le quartier et l'appartement qu'il habitait à Istanbul, « comment as-tu su ? » fut sa réaction, avant de minimiser : « ce n'était rien, j'ai simplement refermé la fenêtre pour ne pas être affecté ». De qui a-t-il hérité son tempérament vagabond, sa sensibilité extrême et ses doutes permanents ? Il est toujours à la recherche de quelque chose d'égaré et ses humeurs dépendent de son état profond, jamais du monde. Un ton de voix désagréable le contrarie bien plus qu'une perturbation atmosphérique ou une crise politique. Il ne réalise pas que le monde change, lui qui continue à rencontrer les gens pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils font. Je me rappelle l'avoir surpris une fois avec une fille dont le père, je le savais, s'était approprié toutes les actions au porteur qu'il détenait en commun avec son frère, subitement décédé. Quand je le lui ai dit, il a simplement haussé les épaules,